

Histoires de pionnières

Pionnières, elles sont les premières à franchir la porte de certains lieux - espaces jusque lors strictement masculins - qu'elles encombrant de leur présence insolite.

Premières, elles sont donc souvent seules et longtemps rares.

Elles sont, ici, les premières à obtenir le baccalauréat, puis à s'asseoir sur les bancs de la Sorbonne, là, les premières à pénétrer dans un laboratoire de physique ou de chimie, ailleurs, les premières à encombrer les amphithéâtres prestigieux des écoles d'ingénieurs ou à revêtir une autre robe pour apprendre puis plaider le droit.

Tolérées puis admises dans des institutions masculines qui ont rarement pris la peine de se protéger formellement de leur présence, elles sont aussi propulsées, sous l'initiative de personnalités hors normes, dans des lieux créés pour elles : l'Ecole polytechnique féminine de Mlle Paris (Grelon, 1992), l'école d'HEC jeunes filles de Louli Sanua, l'école polytechnique russe de St Pétersbourg auxquelles s'intéressent respectivement dans ce numéro Marielle Delorme et Irina et Dimitri Gouzévitch.

Entre mixité et ségrégation, s'élaborent alors des niches ou des filières qui conditionnent de façon parfois contradictoires des itinéraires - osera-t-on dire "des carrières" - au féminin.

Les histoires sont donc d'abord multiples et singulières. Entre deux guerres, elles se font plus courantes et plus collectives, témoignant d'une première capitalisation.

Mais les expériences ne sont ni linéaires ni cumulatives : les difficultés talonnent les succès et les barrières succèdent aux obstacles à peine levés. Long est souvent le processus qui conduit de l'une aux autres, de l'exemple à la règle.

En ces années qui vont de la fin du siècle dernier à la veille de la seconde guerre mondiale, il y a donc beaucoup à faire : de la conquête d'espaces existants, à la bataille pour le droit d'être préparée et présentée aux examens, de la lutte pour l'obtention et la reconnaissance des diplômes à la lutte pour les postes, de la création de nouvelles institutions, à leur reconnaissance intellectuelle et sociale.

Hier comme aujourd'hui, il est alors frappant de constater combien, pour les femmes, la réitération prime sur le commencement, la répétition sur l'invention. Au delà des gestes remarquables qui caractérisent la vie de ces pionnières - on pense notamment au personnage flamboyant de Louli Sanua - il semble qu'il y ait toujours à prouver.

J'aimerais dire ici en quoi ces histoires passées me semblent riches d'enseignement pour comprendre aussi les situations présentes.

Elles nous conduisent d'abord à réfléchir sur la longue durée des cycles historiques dans lesquels nous nous situons. Contrairement à certaines idées reçues, le démarrage de la présence féminine dans des cursus supérieurs ne s'inaugure pas au cours du second XXe siècle, mais s'inscrit à la fin du siècle dernier. On ignore généralement que les femmes sont présentes dans des écoles techniques, scientifiques ou commerciales supérieures et occupent parfois des professions supérieures (telles que chimistes, physiciennes, assistante de laboratoire...) dès avant la première guerre mondiale ¹. On a donc affaire avec le paradoxe d'une histoire longue et non progressive qui oblige à l'examen plus détaillé des motifs, conditions, motivations des actrices et des acteurs de ces changements mais aussi des obstacles, oppositions, adversaires qu'ils rencontrent.

Il est ainsi intéressant de noter que les obstacles réglementaires ou légaux sont rares, ils n'ont en fait pas de nécessité, les obstacles sociaux, culturels ou moraux constituant des remparts suffisants. On compte finalement moins de vrais conflits que de multiples résistances, plus insidieuses qui témoignent de la force des préventions à l'égard de l'accès des femmes à la formation, à certains domaines du savoir (droit, sciences, techniques) ainsi qu'aux postes d'autorité et de commandement ².

Devant la longue durée des processus à l'oeuvre, il semble que c'est in situ, dans le récit de ces expériences singulières, locales et contingentes, et dans leur comparaison, que les mécanismes durables de l'exclusion peuvent être appréhendés.

Les articles proposés ici, et notamment celui de Carole Christen-Lécuyer, consacré aux premières étudiantes de l'Université de Paris, nous montrent à quel point la présence de pionnières dans les lieux du savoir ou les places d'autorité oblige à des adaptations multiples : l'obligation d'un chaperon, une discrétion vestimentaire garante de la vertu, l'aménagement d'horaires et de protocoles, la formation par les maîtres d'un comportement approprié des garçons. Les pionnières, le sont d'abord au regard des normes de la féminité et sont donc conduites, malgré elles, à définir et inventer d'autres façons d'être femmes (de la plus grande discrétion des Sorbonnardes, à la provocation révolutionnaire des étudiantes russes), tout comme elles inaugurent de nouvelles relations de sexe et conduisent à la modification des comportements masculins, ce qu'indique Kontantinos Chatzis à propos des femmes ingénieurs en Grèce. On voit ainsi en quoi la mixité, comme partage d'un espace commun, est une question extrêmement problématique (en termes de mœurs et de décence (donc implicitement de sexualité) et qu'elle est, au-delà de la question de la capacité des femmes au savoir, une question cruciale ³. La correspondance échangée à la fin du siècle dernier à propos de

¹Pour une histoire des femmes scientifiques aux Etats-Unis, (Rossiter, 1982).

² Sur le domaine français, pour une perspective synthétique sur l'histoire du travail féminin, (Gardey, 1998) ; sur la question spécifique de l'accès des femmes à des positions d'autorité au sein de l'Etat, (Schweitzer, 1999). Sur l'accès aux professions juridiques, (Bard, 1995 ; Bugeol, 1997).

³ Pour une enquête récente sur la mixité, (Le Télémaque, 1999).

l'opportunité de la présence des dames aux séances du soir de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, proposée dans ce dossier par Thérèse Charmasson, est sur ce point explicite. La présence des femmes n'est-elle pas, en effet, toujours source de compromission, de dérèglement, voire de déchéance ? Cette promiscuité difficile à adopter aujourd'hui encore dans les sphères les plus hautes des activités économiques, politiques ou administratives tire sa matière de ces histoires anciennes : les femmes apportent ce qu'elles sont pour une époque dans les lieux qu'elles occupent : ici en cette fin de siècle, elles apportent leurs humeurs, leurs corps éminemment sexués, leur incapacité à être ces êtres désincarnés et de raison (c'est-à-dire émancipés des contraintes de la nature) que sont ces jeunes hommes issus de la bourgeoisie (Gardey et Löwy, 2000). Elles sont encore le beau sexe, c'est-à-dire, la tentation, la perte. Des règles sont donc à inventer et des formes à mettre en place pour que ces jeunes filles ne déchoient pas, ni dans les représentations et projets parentaux, eux-mêmes inscrits dans des représentations et un ordre social, ni dans les relations, nouvelles qu'elles sont amenées à nouer avec leurs "camarades". La question cruciale tient alors aux risques qu'une telle promiscuité comporte aussi bien pour la réputation intellectuelle des étudiants masculins et des institutions concernées (Delorme ; Chatzis) que pour la réputation morale des jeunes femmes présentes (Christen-Lécuyer ; Gouzévitch).

Le défaut de mixité peut apparaître alors comme une ressource. C'est en effet au sein d'institutions séparées, et donc temporairement dégagées du souci de devoir définir un *modus operandi* entre les sexes, que certaines initiatives, plus novatrices, plus audacieuses ont pu voir le jour (Gouzévitch et Delorme). A cet égard, la longue histoire de la profession d'instituteur/institutrice et de professeur/e de l'enseignement secondaire en France témoigne de l'avantage évident des filières séparées. De l'institutrice de village à la directrice d'école, de l'enseignante de lycée à l'inspectrice d'académie, les nécessités de la cause républicaine (l'instruction obligatoire et le principe méritocratique) ont permis très tôt de véritables réussites et carrières féminines, dans un contexte d'accès limité des femmes aux professions intellectuelles et supérieures et aux postes de responsabilité (Cacouault, 2000).

Insistons, encore une fois, ici, sur le fait qu'aujourd'hui pas plus qu'hier la formation ne vaut l'emploi et que l'accès au titre ne résout pas la question de l'accès au poste. Les histoires proposées dans ce dossier permettent de mettre en évidence le poids de ces périodes non fonctionnelles de l'enseignement secondaire, puis de l'enseignement supérieur féminins, périodes pendant lesquelles l'utilité sociale - ou le débouché professionnel - des succès scolaires et universitaires féminins n'étaient pas envisagés.

L'émergence de ces nouveaux personnages ⁴ que sont l'étudiante, la diplômée en droit, l'avocate, la femme ingénieur... témoigne aussi, au delà de la simple déclinaison au

⁴Sur l'invention de nouveaux personnages féminins, notre article sur l'histoire de la profession de sténodactylographe (Gardey, 1999).

féminin de fonctions et de statuts, de l'impensé de la constitution masculine de ces fonctions.

Les sphères à conquérir ne sont en effet pas neutres (comme nous le montrent les différents auteurs de ce dossier), et si l'accès à nombre de professions est si fastidieux pour les femmes, c'est que ces professions sont aussi des lieux de définition de l'identité masculine. Les institutions (Ecole, Université, armée), produisent en effet plus que des titres, des rôles et des fonctions, elles produisent des personnages sociaux et sexués, elles sont, quant il s'agit d'institutions masculines, productrices de formes différentes de masculinité (Frevert, 2000). Ces approches sont aujourd'hui familières à celles et ceux qui étudient le monde des ingénieurs (History and Technology, 1997 ; Canel, Oldenziel, Zachman, 2000). Boël Berner, par exemple, montre à propos des ingénieurs suédois la façon dont l'expertise technique est constituée comme un domaine masculin. Au delà des programmes et contenus des cursus d'enseignement techniques supérieurs, elle observe, les rites d'homosociabilité ou encore l'élaboration de liens de solidarité estudiantins et professionnels durables entre les futurs ingénieurs (Berner, 1997). Ces travaux s'inscrivent dans une abondante littérature historique et sociologique, qui s'attache à étudier, dans une perspective constructiviste et féministe la façon dont le genre - ou les rapport sociaux de sexe- et les techniques se construisent mutuellement (Wajcman, 1991 ; Berner, 1997 ; Chabaud-Rychter, 1997 ; Technology and Culture, 1997) ⁵.

Le déplacement opéré par cette littérature est important à signaler : contre l'utopie de la neutralité des sphères, souvent partagée par les acteurs et les actrices, elle conduit vers l'analyse de leur masculinité voire de leur virilité, de même qu'elle oppose à la neutralité des savoirs et des pratiques scientifiques et techniques, leur définition historiquement situées - et sexuées. En ce qui concerne la place des femmes dans les formations et les professions scientifiques, compte ainsi de façon lourde la conviction longtemps répétée et validée par nombre de disciplines scientifiques selon laquelle les femmes ne sont pas des êtres de raison. L'un des enjeux est alors d'observer de quelles définitions des femmes et de quelles pensées de la différence entre les sexe, les sciences d'hier et d'aujourd'hui sont parties-prenantes (Gardey et Löwy, 2000).

C'est finalement à une réflexion sur les stratégies féminines que la lecture croisée des récits proposés par les articles de ce dossier invite. Face aux obstacles qui leur sont opposés, les unes et les autres adoptent des attitudes très variables, de la critique la plus radicale ou la manifestation la plus bruyante de leur marginalité à la discrétion la plus grande et l'acculturation la plus complète. Ainsi les pionnières ne font-elles pas toujours oeuvre collective et ne peuvent-elles pas toujours penser en sororité ou dans une

⁵ Ces problématiques étaient au coeur des journées d'études organisées au Centre de recherche en Histoire des Sciences et des Techniques par Danielle Chabaud-Rychter et Delphine Gardey, un livre sur le thème "Les techniques et la différence de sexe" issu de ces journées est en préparation aux Editions des Archives Contemporaines. Des mêmes auteurs et également à paraître en 2000 aux PUF, l'article "Techniques et genre" du Dictionnaire critique du féminisme dirigé par Mmes Hirata, Laborie et Senotier.

solidarité "entre femmes" les progrès qu'elles réalisent d'abord pour elles-mêmes. La question féministe n'est ainsi, que dans certains cas, et sous certaines formes, la question des pionnières. C'est que la promotion de soi passe souvent par l'adaptation et l'adhésion aux normes dominantes du groupe dans lequel on s'insère (Oldenziel, 1997), la réitération de normes de comportement plus conventionnelles - telles la poursuite d'une ambiance du partage domestique ou familial des tâches au sein de la sphère de travail signalée par Konstantinos Chatzis à propos des chantiers de construction - permettant d'atténuer la radicalité du geste initial et de ces présences inopportunes.